Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 7 (1964)

Heft: 3

Buchbesprechung: Comptes rendus bibliographiques

Autor: Roth, Charles / Chanel, Françoise

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

De Witt T. STARNES, *Robert Estienne's Influence on Lexicography,* Austin, University of Texas Press, 1964, VI + 136 p., facs.

L'œuvre d'imprimeur et d'érudit de Robert Estienne (1503-1559) est si abondante que ses travaux de lexicographe n'ont pas attiré toute l'attention qu'ils méritent. On se plaît à reconnaître en lui le père de la lexicographie moderne. Dans la très belle monographie de Mrs. Elizabeth Armstrong, on peut lire : « Estienne had virtually founded modern Latin lexicography. The founding of French lexicography was one of its by-products. » [1] Et l'étude de ce « by-product » avait fait, cinquante ans plus tôt, l'objet de la thèse d'Edgar Ewing Brandon [2]. Mais l'influence d'Estienne sur la lexicographie anglaise était restée ignorée jusqu'ici des érudits, et c'est à elle que M. Starnes, auteur de *Renaissance Dictionaries* [3], vient de consacrer une élégante étude [4].

C'est avec son glossaire de la Bible (1527-1528) qu'Estienne manifeste d'abord son intérêt pour la lexicographie. De son propre aveu, il s'est inspiré de l'index de la Bible polyglotte d'Alcala (1514-1517). M. Starnes montre combien Estienne, du point de vue de la présentation matérielle surtout, doit à son prédécesseur, mais il met bien en évidence ses innovations : références précises aux passages bibliques et enrichissement des définitions. Ce glossaire d'Estienne, complément à ses éditions de la Bible, est à l'origine de sa publication de 1537 : *Hebraea, Chaldaea, Graeca et Latina nomina ... quae in Bibliis leguntur...* Cet ouvrage, M. Starnes le prouve par des exemples concluants, a profondément influencé les éditeurs de la Bible polyglotte d'Anvers (1569-1572), et, par son intermédiaire, la Bible polyglotte de Brian Walton (Londres, 1657). C'est là une des filières de l'influence d'Estienne sur la lexicographie anglaise.

L'autre passe par Genève, où Estienne avait dû se réfugier pour cause de religion. En 1560 paraissait dans cette ville une traduction anglaise de la Bible qui obtint une très large diffusion. Les bibliographes parlent de 150 réimpressions !

---

[1] *Robert Estienne, Royal Printer,* Cambridge, 1954, p. 86.

[2] Edgar Ewing Brandon, *Robert Estienne et le dictionnaire français au XVIe siècle,* Baltimore, 1904.

[3] Austin, 1954.

[4] D'une présentation matérielle très soignée, le livre contient pourtant quelques rares coquilles qui ont échappé au correcteur, en particulier dans la transcription des titres latins. Elles sont de celles qu'un lecteur averti corrigera de lui-même.

En 1578 vient s'y ajouter une concordance, elle aussi souvent réimprimée, œuvre d'un inconnu qui signe Robert F. Herrey. Cette concordance, ainsi que le démontre M. Starnes, s'inspire très étroitement des *Hebraea ... nomina* de 1537. Et c'est par l'intermédiaire de Herrey qu'Estienne a exercé son influence sur John Minsheu, auteur du *Guide into Tongues* (1617). Directe ou indirecte, cette influence se retrouve chez Alexander Cruden (*Concordance,* 1737), et, à la fin du XVIIIe siècle encore, chez Peter Oliver (*The Scripture Lexicon,* 1784), à qui M. Starnes consacre deux chapitres fouillés.

Parallèlement à son glossaire biblique, Robert Estienne, reprenant l'*Elucidarium Carminum* de Hermann Torrentinus (1498), publie un glossaire des noms propres profanes, *Dictionarium poeticum* (1530). Souvent réimprimé, il sera fondu en un seul alphabet avec le glossaire biblique dans le *Dictionarium historicum* de 1553, parfois attribué à Charles Estienne, mais dont M. Starnes montre qu'il est, lui aussi, l'œuvre de Robert Estienne.

Un dernier chapitre, qui reprend un sujet déjà traité dans *Renaissance Dictionaries,* rappelle que les dictionnaires latins et latin-français d'Estienne, qui ont fondé sa gloire de lexicographe, ont eux aussi exercé une influence persistante sur la lexicographie en Angleterre.

Grâce à la patience et à la finesse de M. Starnes, l'affirmation, souvent répétée, que les auteurs de dictionnaires se démarquent les uns les autres, est prouvée pour la « descendance »anglaise de Robert Estienne. En distinguant, dans la mesure du possible, les emprunts directs des emprunts par personnes interposées, en montrant que, pour certains des auteurs traités, un genre d'emprunts n'exclut pas l'autre, M. Starnes éclaire d'un jour nouveau la méthode de travail des lexicographes dont il s'est occupé. Enfin, en confrontant les travaux de Robert Estienne avec ceux de ses prédécesseurs, M. Starnes a mis en évidence l'apport personnel du grand humaniste parisien à la lexicographie.

Charles Roth.

Albert Henry : *« Amers », de Saint John Perse, une poésie du mouvement.* Coll. Langages, à La Baconnière, Neuchâtel, 1963, 192 p.

Critique averti, ami personnel du poète, admirateur de son œuvre exigeante et unique en son genre, Albert Henry se penche sur *Amers,* l'avant-dernier recueil de Saint John Perse. Il s'agit pour lui non seulement d'introduire le lecteur dans ce grand poème cosmique, mais d'en pénétrer la charge de mystère, d'en quérir le message essentiel.

Les deux premiers chapitres abordent l'œuvre par un mouvement d'intériorisation : partant d'une description extérieure des différentes parties — on se rappelle qu'il s'agit d'une adaptation de l'Ode antique, comprenant une invocation, une strophe, un chœur et une dédicace — l'auteur en vient à examiner brièvement, à défendre, aussi, le langage du poète. Réfutant les arguments des critiques qui ont accusé Saint John Perse d'être « un fabulateur bâtissant sur l'illusion imaginatrice », il prouve qu'au contraire tout chez Perse est authentique : expérience érudite et archéologique, goût de l'histoire naturelle, connaissance de la science maritime. Si puissance fabulatrice il y a, c'est dans la transformation verbale : le langage savant, chez Saint John Perse, résulte le plus souvent d'une irruption du réel alliée à une forme de retentissement intérieur.

Pourquoi le choix de la Mer, comme lieu et matière de son chant ? Saint John Perse, pourtant peu prodigue d'explications sur son œuvre, le révèle lui-même : « J'ai voulu exalter, dans toute son ardeur et sa fierté, le drame de cette condition humaine, ou plutôt de cette *marche* humaine. » Ainsi est introduite la notion de mouvement, thème central, voire unique, d'*Amers* — et de l'étude qu'en fait Albert Henry.

Il importe d'examiner la croissance de l'œuvre : si l'unité thématique et architecturale était déjà manifeste dans les fragments publiés dans les numéros de janvier et février 1953 de la *NRF,* on constate cependant quelques modifications, dont l'étape essentielle est l'insertion du grand dialogue d'amour de la Strophe. Par une recherche constante de rythme et de volume, le poète cherche à donner plus d'ampleur et de continuité au texte.

Les cinq chapitres centraux visent à découvrir dans les thèmes, dans les mots, dans les images et dans la phrase, l'irrésistible mouvement qui anime le poème. Saint John Perse a choisi l'eau comme matière de son chant, avec son mouvement constant de flux et de reflux, sa présence perpétuelle et dynamique, prenant ainsi le contrepied de Gaston Bachelard, qui insistait sur le caractère transitoire de l'eau et sur son inéluctable propension, sur cette idée que l'eau représente un état médiateur entre la vie et la mort. Pour Perse, la mer est fraîcheur de vivre et vivacité de vivre, elle ne perd rien de sa substance, mais se maintient et s'exalte dans son mouvement : ainsi il n'y a pas, dans sa poésie, de place pour la mort.

Le poète parvient à nous imposer cette présence dynamique par la mobilité même de son écriture, riche en métaphores, en rapprochements, par cette technique d'implication et d'identification, de transfert, selon laquelle la Mer est et devient Poème. Dans *Amers* se déploie une imagination dynamique, le poète baigne dans le mouvement : mouvement de la matière, mouvement de la pensée et mouvement du langage.

Pour déterminer le caractère, extérieur et profond, de ce mouvement, Albert Henry se livre à un examen plus précis de la forme linguistique du poème : étude des champs sémantiques recouvrant le cinétisme des eaux marines, examen des composantes et des structures du monde de l'image. Mais il est impossible d'isoler ces différents facteurs dans une œuvre telle qu'*Amers,* aussi convient-il de revenir à la phrase tout entière — qui obéit aux impératifs du sens et de l'émotion — et à l'exigence totale de l'œuvre : le critique se contente de donner un bref aperçu du gonflement du style et de la montée de l'inspiration.

Parlant du procédé de l'énumération, Albert Henry aborde tout naturellement la question du baroquisme de Saint John Perse. Analysant *Amers* dans la perspective des critères établis par Marcel Raymond et André Rousset, l'auteur convient de l'existence préalable, chez Perse, avant tout thème et tout style, de la condition requise par Marcel Raymond pour qu'il puisse être question de baroque : « un certain potentiel vital ou spirituel qui exige d'être dépensé » (pour Saint John Perse, il faudrait dire vital *et* spirituel). Si le mouvement est un critère de baroque en littérature, alors *Amers* est bien baroque en cela : mais Saint John Perse sauvegarde la raison, qui règle le mouvement en s'y associant. Il n'abandonne jamais la réalité pour l'illusion ou la chimère, n'accepte pas dans son œuvre les formes capricieuses, morbides, grotesques, qui caractérisent le baroque. On ne peut pas non plus accuser sa richesse formelle d'être baroque, puisque le langage a été promu à la qualité de matière même de la poésie. *Amers* est une œuvre trop fortement structurée, trop bien articulée, pour être apparentée aux genres composites spécifiquement baroques.

Amers, hymne à la Mer, est aussi dans l'œuvre de Perse un aboutissement : identification à l'élémentaire, poursuivie depuis *Anabase,* pour mieux dire l'aventure poétique, la création en acte. C'est ce qu'essaient de dégager les deux derniers chapitres.

L'évolution de l'œuvre persienne repose essentiellement sur l'importance accrue du thème du mouvement et de celui de la complicité de l'élémentaire. A *Eloges,* au caractère encore statique, succède *La Gloire des Rois,* où résonne déjà un appel. Dans *Anabase,* premier grand poème de la maturité, le mouvement s'épanouit progressivement : le vent d'ouest devient dès lors une des grandes forces de la poésie de Saint John Perse, il y a ébauche d'identification entre l'esprit créateur et la matière du chant. Dès *Exil,* les mouvements intérieurs tendent à s'assimiler à ceux du monde élémentaire, l'unité s'établit peu à peu. Si dans *Pluies* s'affrontent encore deux mondes qui continuent à se chercher, *Neiges* marque un progrès vers une pénétration plus impérieuse. Dans *Vents* s'accomplissent l'alliance avec les éléments — le vent n'est plus un élément simplement extérieur, comme l'étaient les pluies et les neiges — et la découverte de l'univers et de ses prodiges.

Mais ces éléments, pluies, neiges, vents, sont imparfaits, parce que non continus. La mer, elle, est faite de la pérennité de ses déchaînements : il est juste et fatal qu'elle vienne offrir couronnement et plénitude. Le mouvement devient l'expression essentielle de l'être.

D'*Anabase* à *Exil,* le poète allie au chant profond, souvent trop abstrait, toute une série de thèmes qui servent à l'éclairer. *Amers* marque l'étape finale de cette expérience humaine qui se cherchait et se magnifiait. Le thème de l'identité entre l'acte poétique et la création du monde a, ici, comme assise, toute la masse océane.

Amers : « un chant de mer comme il n'en fut jamais chanté », est aussi la plus complète illustration de l'éthique poétique exposée dans le discours de Stockholm : « ... par son adhésion totale à ce qui est, le poète tient pour nous liaison avec la permanence et l'unité de l'être. »

« Ouvrir l'âme et alerter l'esprit, c'est à quoi vise simplement ce court essai », dit Albert Henry quelque part dans sa démonstration convaincante. Il fait davantage, il introduit le lecteur dans cet univers poétique avec une sûreté et un enthousiasme qui en font oublier l'accès difficile. Son essai se caractérise, lui aussi, par un mouvement qui va en s'élargissant : partant d'une étude technique et limitée à *Amers,* il s'ouvre sur l'univers persien tout entier. Alors que d'autres critiques, Maurice Saillet ou Monique Parent, par exemple, s'attachent à *un* aspect de la poésie de Saint John Perse — interprétation thématique ou étude formelle — Albert Henry rejoint, dans sa méthode, Roger Caillois, tout en élargissant le champ des études persiennes qui, pour la plupart, s'arrêtaient à l'étude d'*Exil.* Tous les chapitres n'ont peut-être pas la même densité ni le même souffle, mais l'étude, dans son ensemble, est perspicace, bien structurée, et la démonstration probante.

Françoise Chanel.